

JOË BOUSQUET

Il est couché le poète, la douleur à ses pieds.

*On ne remonte pas au jour sans passer par la poésie.
...La poésie n'est plus l'attribut du poème, mais un attribut caché de ce qui existe,
son horizon dans l'âme des hommes, c'est-à-dire l'horizon, dans ce qui aspire à
l'être, de ce qui aspire à la mort.*

Telle une araignée noire au centre de sa toile, Joë Bousquet attendait au centre de sa chambre. Au milieu des vapeurs d'opium et des parfums que de belles visiteuses avaient laissé s'évaporer, il était là gisant, guettant les bruits du monde, et échangeant des lettres avec ceux qui marchent. Lui colonne vertébrale brisée il pouvait sentir physiquement en lui la terre tourner, alors que les bien - portants n'y prenaient garde.

Dans cette maison du 19 rue de Verdun, puis au 41 et enfin au 53, à Carcassonne, cette maison aux volets toujours clos, il y avait son lit immense avec le coussin réceptacle de son corps, un petit guéridon rond plein de médicaments, une table pour les manuscrits et la bibliothèque basse, une pipe d'opium. Quelques tableaux et des lampes toujours allumées. De 1925 à sa mort le soleil n'est jamais entré dans cette chambre, quelques amis et amies, oui. Cette chambre est maintenant un musée « La maison des mémoires ». Joë Bousquet reste une de nos espérances.

Dans cette chambre, parfois Jardin des Oliviers, parfois cénacle des courages et des combats contre la médiocrité du monde, parfois boudoir, il était là, merveilleux gisant. Cette chambre « à la fois coquille et son hôte ». était sa peau nouvelle, sa mappemonde d'imaginaire, sa furieuse tanière. Lui l'immobile, le gisant lumineux, il devient le vitrail du temps, il savait se mouvoir dans l'espace des consciences. Lui le couché pendant plus de trente ans, naviguait dans l'infini du langage. Sans un cri contre la destinée, il admettait sa haute expérience :

Rien ne nous advient que revêtu de notre âme : nous n'y reconnaissons qu'à la longue ce que nous avons appelé...

Le merveilleux gisant

Dans cette tanière, il attendait Aragon, Gide, le grand ami René Nelli qui lui parlait de l'amour courtois, et bien d'autres encore qui venaient se faire adouber dans la chambre close aux parfums. Car cette chambre dévouée « à la vie de l'esprit » était devenue l'antichambre des lettres françaises. Tapi dans la douleur, Joë Bousquet aura réussi à habiter la douleur. Lançant ses innombrables correspondances avec les peintres, les poètes, il aura si ce n'ait sauvé le monde, du moins sauvé le sien.

« Les miracles de l'amitié » l'auront tenu debout et éloigné ses ténèbres. Dans sa chambre (l'oubliette aérienne disait-il) il se sera entouré de toiles qui l'aidaient à vivre (Paul Klee, Max Ernst, Fautrier, Magritte,...). Ses papillons volaient à partir des toiles aimées et tant contemplées.

Courageuse sentinelle, il aura fondé « des planches de vivre », il aura voulu faire œuvre de vie et devenir poète tous les jours un peu plus. Sa grande exigence, commune à celle de son ami René Char l'aura amenée à faire de ses nuits, des nuits sacrées.

Ce siècle présent est foutu s'il n'est pas fait contrepoids à sa nuit immense par l'assurance de quelques individus qui tiennent de leur volonté ou de leur vie le privilège de voir et d'éclairer... Je ferai ce que je pourrai pour lui, mais je le crois foutu. Jamais il ne comprendra que l'homme est un cœur, ou rien. C'est-à-dire : courage. Amour.

Joë Bousquet, comme Char se veut donneur de courage et d'amour. Joë Bousquet voulait mettre dans son écriture « toute sa vie et toute sa personne », offrir par son exemple non une leçon de stoïcisme mais une leçon de vie, un creuset de forces vitales. Par sa souffrance, sa blessure, il aura presque de manière christique dans sa chambre refuge et torture à la fois, inverser les plaies et entonner un immense hymne à la vie. Pourtant il sait que « personne ne sait se mettre à la place de celui qui a été douleur ». Ce combat de résistant de la vie, il le mène seul, mais avec l'écharpe des amitiés en soutien.

Cette blessure du 27 mai 1918 reçue à Vailly, sur le front de l'Aisne, cette blessure sans limites qui le laisse paralysé à vie, cette douleur devenue son corps même, il la transcendera par la poésie. Entre la quatrième et la cinquième vertèbre, la mort s'est tapie, pas trop pressée, mais exigeante.

Il sera allé vers la vérité de la vie par sa volonté et par son vertige. Lui qui se sera fiancé avec cette douleur, se sera marié avec la vie. Intense et lucide, Joë Bousquet ne fuit pas le réel, il ose habiter au cœur de sa douleur, pour simplement dire : « Il faut vivre, vivre, rien que vivre... ». Il entretient la vie « avec la collaboration perpétuelle de la mort ».

La peur de vivre est cachée dans l'amour. Et, ainsi dissimulée, elle ne s'appelle plus la peur de vivre, mais bien l'amour de vivre.

« C'est le désastre obscur qui porte la lumière ». Et Bousquet rejoint Maurice Blanchot.

Il faut que chaque jour s'enterre dans la personne d'un homme pour s'éveiller dans son visage.

Joë Bousquet était donc là au milieu de sa chambrette avec ce sourire qui éteint les lumières, avec son visage en averse, et sa moelle épinière adouée par une balle. Il devenait songe, il guettait l'autre matin qui mettait en péril sa nuit blanche, il ne pleurait presque plus, et son ombre revenait vers lui, lourde de ce qu'elle avait vu au-dehors. Elle lui redisait tout à l'oreille. Les bruits et la lumière de la ville derrière les murailles de son château fort, les jupes des filles sous la tramontane, les parfums du

temps. Parfois il s'interrompait pour donner à manger à sa douleur qui était à ses pieds. Il la flattait, lui caressait la tête, elle qui ne voulait s'endormir.

Les médicaments au bout de la table, ceux de tous les jours, alchimie pathétique pour durer encore un peu jusqu'à cet an 1949. Lui il était devenu un songe. Une force vitale aussi qui transmue ses peurs, ses tourments en regards. Le sommeil curieux donné par l'opium lui ouvre l'horreur de s'éveiller sans son corps, d'émerger de guingois dans une autre forme.

Ce corps qu'il regardait en étranger, « paralysé à hauteur des pectoraux, moelle épinière non sectionnée mais tordue par le passage d'une balle, mes jambes inertes avaient tendance à se mettre en croix ». Il portera cette croix. Il s'envolera dans une sorte de spiritualité poétique, et d'amour de l'amour, d'amour de la vie. Joë Bousquet est le poète de la sublimation. Du courage et de l'amour, seules armes pour sauver « un siècle foutu ». Lui, l'homme au vol arrêté, a survolé et la solitude et le temps. Par ses correspondances il a tissé la plus belle des toiles d'araignée, fixant rendez-vous auprès de son lit d'infirmes aux plus belles amitiés. L'homme immobile de la chambre de Carcassonne aura tant navigué qu'il aura changé les eaux moires de nos mémoires. Lui le foudroyé revenait au petit matin avec son butin du feu dérobé au visible et à l'invisible.

Du brouillard de ses mots et de ses drogues sont monté les plus prégnantes métaphores. Le silence fut brodé au plus profond de ses draps. Il devenait le locataire de son absence, et quand vers le soir, dans la cité qui s'endort s'éveille sa lucarne vers le monde, il fait monter « une neige d'un autre âge » sur nous.
Poète, ce que tu aimes, t'emportera le cœur, il ne resterait de toi que ta poussière, mais ta souffrance sera ta personne.

Ce don de sa douleur au monde par l'eucharistie des mots est troublante. Joë Bousquet semble nous dire : mangez mes mots, vous me mangerez aussi. Bousquet est dans ce qu'il appelle « l'outre-voir » et il veut que nos regards aussi s'éclairent. Il est l'intercesseur du silence, le grand déchiffreur des mots écrits sur le front de la nuit. Lui l'immobile, parcourait toutes les étoiles.

Joë Bousquet se prenait parfois pour une pierre échouée mais qui connaissait le cours des rivières. Il se méfiait des spectres de midi qui promettaient la vérité car « Tout ce qui parle de vérité accuse la poésie ». La poésie qui pour Bousquet est un sens de l'être et surréalise le réel. La poésie est un appel nocturne hors de l'activité des hommes. Elle se cache parfois dans de drôles de petites comptines « Son ombre est sous la terre, ton pas la fait pleurer ». Pourtant Bousquet n'aura publié qu'un seul recueil de poèmes : « La Connaissance du Soir ». Un seul recueil, mais le frisson des images parcourt en illuminations ses écrits.

*Et l'étoile c'est la nuit qui monte à son tour.
La goutte bleue de l'abîme enveloppe la mer.*

Joë Bousquet se voulait, se croyait, totalement méridional, homme de jour pur et d'eau courante, mais aussi de vent tourbillonnant et d'échos des troubadours. Il

aimait l'amour « son plaisir était de se connaître dans le sexe qui lui faisait accueil ». Il aimait jusqu'à la déraison :

*C'est trop d'aimer tu me fais peur
c'est trop d'aimer quand l'autre en meurt
c'est trop d'aimer quand on en meurt*

Il savait que le corps n'est pas un élément de disparition et il accueillait « gonflé de joie » les dernières années. Joë Bousquet n'était pas la pleureuse mettant sa douleur en sautoir, mais un phare d'existence. Il n'impose pas sa blessure, il s'impose à la douleur, il tresse la lucidité du siècle, l'amitié du monde. Il fait entrer sa blessure dans son cœur il est devenu sa blessure.

« Ma blessure existait avant moi, je suis né pour l'incarner »

Et cette blessure qui revient soudain en 1939 est pressentiment des horreurs à venir, flanc du corps en offrande pour détourner la mort.

Le corps est le firmament de tout le réel imaginable. Nous sommes la carte de ce firmament ranimée dans le coin où on l'a mise. Il y a plus.

Les paroles brodées de la douleur

« Mon corps est mon église ; j'en ai fait mon cheval ». Devenu l'intrus de son propre corps il avançait dans les songes et l'amour. Et il savait cela de la vie : « La certitude à communiquer que nous ne faisons pas notre vie et que notre vie nous fait ». Il aura communiqué dans son rôle de gisant magnifique ces vérités de vie.

La vie est vérité. Traversée jamais achevée au terme de laquelle on reçoit son être véritable.

Joë Bousquet est mort le 28 septembre 1950 à 53 ans, laissant une œuvre foisonnante, mais curieusement totalement inachevée. Il était né à Narbonne le 19 mars 1897.

Mais ces copeaux, ces étincelles, toutes ces « aumônes du soir » sont une forme de salut à tous ceux qui seraient perdus sans sa poésie. Entrons dans la chambre obscure de Joë Bousquet, sa petite lampe est éteinte, la pipe d'opium refroidie, le parfum des maîtresses enfuies. Il ne reste même plus les tableaux aux murs
La poésie est le salut de ce qu'il y a de plus perdu dans le monde. (Papillon de Neige)

Lui le traducteur du silence, le meneur de lune il est dans l'affût des tressaillements du cœur, du moindre froissement de la vie. Il est un guetteur à la proue de la nuit.
Va demeure l'horreur du sommeil dans le songe cette peur de mes yeux de se fermer sur moi. J'apprends à te parler de tout ce qui me brise à te détruire au nom de tout ce qui me lie. (Le Meneur de Lune).

L'amour est le sursaut qui fait que la voix parle encore et toujours.

Pour aborder Joë Bousquet, le côtoyer à l'extrême, il n'aura été surtout emprunté le chemin du « Sème-Chemins » paru aux éditions Rougerie en 1981. Cette belle maison d'édition qui aura tant fait pour Joë Bousquet.

Quand les temps s'assombrissent et que gagne le froid, il convient de ne pas prendre la main de n'importe qui ! Ceux qui refusent, ceux dont la vie a pesé les paroles, ceux-là sont les amis. Parmi eux, Bousquet nous attend. (Alain Freixe)

Choix de textes

Les morts se voient en rêve : mais on dirait qu'au-delà de la tombe ils ont continué à vieillir. Les morts nous quittent, ils vont mourir ailleurs. (Sème-chemins)

Nous ne sommes pas doubles, nous vivons deux vies à la fois; et l'une est une vie en enfance, l'autre la déchéance de la vie, avec la vieillesse de l'un opprimant l'enfance de l'autre.

Elle était aussi jalouse que lui de son corps.

Elle osait à peine le regarder elle-même à cause

de mille égratignures qui en accentuaient la blancheur et défendaient qu'elle le montrât même à

un masseur. Ceux qui vivaient sous le même toit

que lui ne connaissaient que ses manières et le

réputaient à la fois indifférent et coléreux, instable et vindicatif. Sa mère, qui l'aimait comme

il était, rapportait que dans son enfance on l'avait surnommé l'homme-chien.

Pourquoi avait-il appelé son amie la Plus que Blanche ? Il n'a jamais voulu donner ses raisons.

On ne sut jamais s'il était sensuel, on jaloux, ou

despote, ou infâme. Que veut dire la Plus que

Blanche. Il était un homme si épris et aimé d'une

femme si bonne qu'elle cachait sur son corps mille

égratignures qui faisaient sa chair plus éclatante

et bien plus secrète : on n'a jamais su s'il la préférait ainsi ou s'il prévoyait ainsi qu'elle ne se

montrerait à personne. Il la voit si belle qu'il voudrait enfermer ses regards dans une cachette souterraine.

Il craint pour ses yeux la clarté du jour

et il aime la Plus que Belle comme si elle était

ses yeux.

Bibliographie :

Aux éditions Rougerie

Note-book, 1983

Le Sème-chemin, 1981

Langage entier, 1981
À Max-Philippe Delatte, 1981
Notes d'inconnissance, 1981
Isel, Rougerie, 1979
Le Bréviaire bleu, Rougerie, 1978
La Romance du seuil, 1976
Lettres à Carla Suarès, 1973
Lettres à Jean Cassou, 1970
Le Pays des armes rouillées, 1969

Chez d'autres éditeurs

Le Cahier noir, La Musardine, 1997 ; Albin Michel 1996
Les Capitales, collection Deyrolle, 1996
Le Galant de neige, Fata Morgana, 1995
Un amour couleur de thé, Gallimard, 1993 ; Verdier 1984 (épuisé)
Deux lettres à un ami, Sables, 1991
Le Meneur de lune, Albin Michel, 1989
Deux lettres à Lucie Lauze, Sables, 1988
Exploration de mon médecin, Sables, 1988
La Nacre du sel, J. M. Savary, 1988
Un amour couleur de thé, Verdier 1984 (épuisé)
D'un regard l'autre, Verdier 1982
Papillon de neige, Verdier 1980
Lumière, infranchissable pourriture et autres essais sur Jouve, Fata Morgana, 1987
Œuvre romanesque complète (vol. 4), Albin Michel, 1984
Œuvre romanesque complète (vol. 3), Albin Michel, 1982
La Connaissance du soir, Gallimard, 1981
Lettres à Magritte, Talus d'approche, 1981
Le Médisant par bonté, Gallimard, 1980
Œuvre romanesque complète (vol. 2), Albin Michel, 1979
Œuvre romanesque complète (vol. 1), Albin Michel, 1979
Lettres à Marthe, Gallimard, 1978
Le Roi du sel, Albin Michel, 1977
Lettres à Stéphane et à Jean, Albin Michel, 1975
Mystique, Gallimard, 1973
Lettres à poisson d'or, Gallimard, 1967
Traduit du silence, Gallimard, 1941